

## La mémoire dépoussiérée

Les problèmes liés à la mémoire ont rarement été abordés par les chercheurs. Ils sont peut être plus clairs dans des sociétés où l'enseignement des contes peut être assuré par des « professeurs de contes » comme chez les Touaregs nomades du Niger (Calame-Griaule G. 1985 :1071) parce que le « modèle » est aisément défini. Le phénomène est plus complexe dans une société où la transmission et la mémorisation dépendent de la volonté et du choix de chaque locuteur.

Les quelques réflexions que je vais exposer dans ce qui suit sont tirées de l'étude d'un corpus de contes libanais recueillis entre 1981 et 1983 (Gay-Para, 1985).

### Reconstruction de la mémoire

Au Liban, comme dans nombre de pays, les contes sont en voie de disparition. S'ils ne sont pas morts, dans la mesure où certains s'en souviennent encore, ils sont néanmoins perçus par les locuteurs comme une réalité liée au passé. Ce qui en persiste est dévalorisé puisque révolu et confiné dans un usage mineur, celui « d'histoires pour les enfants ».

La collecte a toutefois permis de recueillir une centaine de récits de tous ordres (contes, épopées, histoires drôles, etc.) et dans divers états de conservation (récits entiers, récits inachevés, fragments, etc.).

Les informateurs avaient tous en commun le fait qu'ils n'avaient pas conté ni entendu conter depuis de nombreuses années. Un temps relativement long a séparé le moment où je leur ai présenté l'objet de ma requête et celui où ils ont accepté de raconter en présence d'un magnétophone. En effet, après un refus général exprimé par des « J'ai tout oublié » confus, ils ont réussi à dépoussiérer leur mémoire en plusieurs étapes successives.

#### *Reconstitution du répertoire : remémoration externe*

Cette phase préliminaire est essentielle. Le conteur ou la conteuse entreprend de remonter aux sources de sa mémoire et de son imaginaire d'une manière qui lui est propre. Outre cet effort de remémoration considérable, certains se sont fait aider par leur entourage dont les souvenirs ont largement contribué à reconstituer les leurs. Cette collaboration était souvent spontanée.

D'autres ont répondu plus rapidement à ma demande en racontant dans les jours, voire les heures, qui ont suivi, quelques récits, tout en précisant qu'ils avaient donné tout ce qu'ils étaient capables de retrouver. C'est notamment le cas pour Mme H.H. qui s'était très rapidement souvenue de quatre contes dont elle n'avait omis aucun détail. Quelques mois après ce premier enregistrement, et sans que je lui en fasse la demande, elle m'a fait dire qu'il fallait que « je me tienne prête parce qu'elle avait beaucoup d'histoires à me raconter ». Elle insistait sur la nécessité de les enregistrer. C'est ainsi qu'elle a réussi à conter pendant plus de deux heures d'affilée, donnant aussi bien des contes entiers et construits que des fragments et des motifs isolés de tout contexte.

Ce qu'il faut retenir ici c'est que « dépoussiérer sa mémoire » est un processus lent et complexe. Cette première phase constitue ce que l'on pourrait appeler la « remémoration externe », c'est-à-dire la reconstitution d'un répertoire. Dans le cas précis de Mme H.H., on remarque que la mémoire s'est reconstituée en deux étapes :

- des récits plus récents, moins enfouis dans le temps, ont pu être reconstitués sans grand effort,
- des contes (ou des fragments de contes), plus atteints par l'oubli, ont pu refaire surface après un effort plus marqué.

Une question fondamentale reste posée par ce cas précis. Quels sont, outre le temps, les facteurs qui situent certains récits, inaltérés malgré les ans, plutôt que d'autres, dans une zone immédiate de la mémoire ? Cette sélection inconsciente semble liée à d'autres paramètres plus personnels comme les goûts ou les préoccupations du conteur, la plus grande fréquence de certains contes dans sa pratique antérieure d'auditeur ou de conteur, les affinités avec le transmetteur, etc.

Les témoignages des conteurs montrent bien qu'une mémoire « intacte » est source de fierté pour eux. Ceci explique en partie la raison pour laquelle ils évitent de donner des fragments isolés d'un contexte oublié. Seule Mme H.H., en a restitués quelques uns. Elle n'a toutefois pas manqué de préciser « Je suis la seule parmi mes frères et sœurs à me souvenir de tout. Ils écoutaient pourtant comme moi. Ce conte (celui dont elle ne réussit à retrouver que des fragments) je l'ai oublié parce que quand on me l'a raconté, quand j'étais petite, j'étais sortie et rentrée plusieurs fois dans la pièce. J'ai donc retenu seulement ce que j'ai entendu ». Il faut préciser que l'informatrice était déjà très âgée à l'époque de l'enquête. Le prestige que l'on tire d'une reconstitution « intégrale » des contes semble agir de manière stimulante pour la mémorisation externe.

#### *Reconstitution du récit : mémorisation interne*

Une fois le répertoire du conteur redéfini, celui-ci est confronté à un autre problème : reconstituer son récit. A cette étape de mémorisation, il doit non seulement retrouver la structure de son récit mais aussi la manière de le dire en n'omettant aucun détail important et en respectant les règles formelles propres à ce genre littéraire. L'oubli se manifeste ici de façon plus ponctuelle et le conteur tente d'y remédier par divers procédés. Il faut rappeler, avant d'entrer dans le détail de ce processus de mémorisation interne, que le conte, genre parmi d'autres, se caractérise par certaines « manières de dire » qui n'ont pas pour seule fonction de « faire beau » mais aussi de mettre à disposition du conteur des moyens destinés, justement, à enrayer les manifestations de l'oubli. Les clés de la mémoire interne sont diverses et semblent opérer à différents niveaux.

##### a- L'élément clé

Un seul élément important dans un récit peut déclencher le souvenir d'un conte entier ou empêcher l'oubli d'un motif. Je citerai ici deux exemples qui illustrent ce phénomène.

Dans le premier cas, il s'agit d'une conteuse qui a retrouvé un conte entier grâce à un détail que lui a rappelé l'un de ses petits enfants. Il se souvenait d'une histoire où une mère donnait à son fils, partant pour un long voyage, une boîte d'allumettes. A peine la conteuse l'eut-elle entendu qu'elle se mit à raconter le conte entier dont était tiré cet élément isolé

Le récit s'articule autour de trois voyages que doivent entreprendre le héros et sont rival. Le premier revient vainqueur des trois périple, grâce à un objet que sa mère lui a donné au moment de son départ. Ces trois objets ont une valeur essentielle puisqu'ils représentent les piliers de la civilisation (voir infra). L'un des ces trois objets : la boîte d'allumettes, constitue un élément clé du conte et c'est l'une des raisons pour lesquelles la reconstitution du conte a pu se faire. Par ailleurs, le motif n'étant pas fréquent, il n'a pu que déclencher la narration du récit.

Un geste peut lui aussi faire fonction d'élément clé. Dans un conte où un père entretient une relation de possessivité excessive avec la plus jeune de ses filles, cette relation est rendue par un geste consistant à entourer le poignet d'une main avec le pouce et l'index de l'autre. Ce geste illustre l'énoncé suivant : « il ne pouvait faire un pas sans la (sa fille) tenir comme ça ». La forte valeur symbolique de ce geste et son impact visuel permettent de le graver dans la mémoire de l'auditeur et du conteur (qui a été lui aussi auditeur). Dans ce cas l'interaction est totale : c'est parce que cette relation excessive est un élément clé du conte qu'elle est rendue par un geste marquant, mais ce geste symbolique est un moyen visuel et signifiant qui empêchera l'omission ou l'oubli de l'épisode.

#### b- La valeur symbolique

Le conteur peut, tout en ayant oublié un élément du conte, restituer par un élément de substitution, la valeur symbolique de cet élément. Un exemple illustre bien ce processus de mémoire inconsciente.

Le conte du héros qui accomplit trois voyages « civilisateurs » raconté par Mme H.H. (voir supra) avait été préalablement enregistré auprès de sa fille. Les deux variantes sont quasi identiques, un détail diffère cependant.

Dans le récit de Mme H.H., la mère du héros, lingère, donne successivement à son fils :

- du sel que le héros fait connaître dans un pays où la nourriture n'a aucun goût et où par conséquent les habitants sont maigres et faméliques
- une boîte d'allumettes ; le héros apprend aux habitants d'un pays lointain qui ne consomment que des aliments crus, à cuire la nourriture, ce qui leur donne vigueur et santé
- un chat grâce auquel les habitants d'un troisième pays peuvent enfin s'alimenter parce qu'il les débarrasse des rats qui les avaient envahis.

La version de la fille de Mme H.H., modifie uniquement le troisième élément. Ne se souvenant pas de l'épisode du chat mais devant maintenir le nombre canoniques des voyages (trois), elle a remplacé l'animal par un savon avec lequel le héros apprend aux habitants du pays lointain à se laver et par conséquent à être propres et en bonne santé. Tous les éléments de cet épisode ont été modifiés selon une logique bien précise. Le lien qui existe entre les rats et la notion de saleté n'est pas à démontrer. La conteuse a donc oublié les détails de l'épisode, mais elle avait gardé au fond de sa mémoire la signification qu'elle avait donnée à cette partie du conte. Cette même signification s'est exprimée par un autre biais. La substitution savon/chat, saleté/rats illustre bien la manière dont la mémoire inconsciente permet de restituer la valeur symbolique d'un élément effacé de la mémoire immédiate.

#### c- Les formules

Les formules qui jalonnent les contes remplissent diverses fonctions selon leur place dans le récit, formules d'ouverture ou de clôture, formules faisant suite à une noce, formules récitées ou scandées dans les échanges entre personnages, etc. La forme de ces énoncés relativement figés permet de les démarquer du reste du récit. Cette différenciation est possible grâce au rythme d'émission, à la prosodie ou à la rime mais se situe aussi, pour les conteurs, au niveau de la mémoire. Ils se souviennent souvent avec plus de facilité des parties « rimées » que de certaines parties proprement narratives. Ces formules ont certes une fonction esthétique et « démarcative » (Galand-Pernet P., 1973), elles semblent toutefois destinées aussi à fixer la mémoire. J'illustrerai cette idée avec un exemple significatif tiré d'un conte qui dure quarante cinq minutes.

Le récit débute par la capture d'un homme-animal par un prince. Le premier, « apprivoisé », devient le frère du deuxième et l'accompagne dans un voyage au-delà de sept mers pour quérir sa belle. Quand la conteuse arrive à l'épisode où l'humanisation de l'homme sauvage est terminée, elle dit :

I. « Ils l'ont appelé... / Comment l'ont-ils appelé ? / Je m'en souviendrai plus tard. »

Elle poursuit son récit en laissant à cet endroit précis une lacune, un vide qu'elle espère combler plus tard, jusqu'à l'épisode où les deux héros entreprennent de traverser les sept mers. C'est une formule qui revient toutes les fois que les deux personnages traversent une mer qui a permis de retrouver le nom humain de l'homme-animal :

« Le pauvre, le fils du roi pense arriver à sa bien-aimée, mais il ne sait pas que ses frères vont lui demander de (une épreuve). »

- II.
1. si *l-ghadbân* (= en colère, nom de l'homme sauvage) est réveillé, il le sauvera
  2. si *l-ghadbân* dort, ils sont perdus
  3. oui, ils l'ont nommé *l-ghadbân*

Cette formule est systématiquement introduite par les salutations matinales de la colombe sauvage et de sa sœur la colombe domestique. Les deux oiseaux préviennent les héros d'une épreuve à venir. Ils interviennent toutes les fois qu'ils ont traversé l'une des sept mers, à l'aller et au retour. Cette formule de salutation rimée rythme donc le voyage des deux hommes et donne le tempo du conte, en marquant la progression du héros :

- III.
1. « que ta matinée soit bonne ma sœur la colombe
  2. que ta matinée soit heureuse ma sœur la colombe sauvage »

La conteuse semblait percevoir cette partie de son récit comme constituée de deux formules : celle des salutations, toujours émise sur le même mode « récité », et celle où il est question de *l-ghadbân*. Ces deux formules identiques reviennent, à peu de choses près, toutes les fois que les deux héros ont franchi une étape. La seule partie variable est celle qui annonce les épreuves à venir et donne le moyen d'y réussir. La formule revient à l'esprit de la conteuse comme un tout, indissociable des divers éléments qui la constituent ; elle permet par conséquent de se rappeler le nom du personnage dans ce cas précis.

Les formules figées constituent une sorte de repère. Elles permettent de restituer de manière mécanique certains éléments oubliés parce qu'elles surgissent de la mémoire comme un tout homogène qu'il est impossible de morceler. Les conteurs sont parfois étonnés de leur propre capacité à retrouver l'intégralité de certaines formules.

Il faut noter dans l'exemple ci-dessus que la conteuse a elle-même comblé le vide qu'elle avait laissé dans la partie antérieure de son conte. Consciente d'avoir retrouvé un élément précédemment oublié, elle semble le remettre à sa place.

#### d- Les noms et les chiffres

Geneviève Calame-Griaule constate après une longue et fructueuse étude des contes en Afrique que « rien dans les contes n'est gratuit » (1987 : 13). Tous les détails sont importants et si certains sont des clés qui permettent de saisir la signification profonde des textes, ils sont aussi des moyens de reconstituer, par association d'idées, certains éléments qui peuvent échapper à la mémoire.

Le conte cité plus haut offre plus d'un exemple où la conteuse réussit à reconstituer certains éléments du conte en les associant à certains autres.

La bien-aimée que le jeune prince veut épouser se nomme *Sitt l-'khwe* ce qui signifie « Madame les frères » mais aussi « les six frères », ces deux significations étant rendues possibles par le terme *sitt* qui est polysémique.

La première fois que le conte fait mention de la jeune fille, la conteuse fait dire au roi, père du prince, « [*Sitt l-'khwe*] vit au-delà de sept mers et elle a douze frères. » Une cinquantaine de séquences plus tard, la conteuse dit :

IV . *hiyye 'i sm-a sitt l-'khwe 'e w- 'i nda sitt 'i khwe*

« Elle s'appelle *Sitt l-'khwe* (les six frères), oui, et elle a six frères »

Le nom de l'héroïne permet non seulement d'expliciter le lien étroit et possessif qui la lie à ses frères mais il donne au conteur le moyen de retrouver le nombre de ceux-ci.

Le même conte offre un autre exemple où un nombre permet d'établir un lien entre deux épisodes :

Le fils du roi, laissé seul au palais, transgresse l'interdit imposé par les six frères : il ouvre la quarante-et-unième chambre. Il libère ainsi les roi des génies-voleur de fiancées qui enlève *Sitt l-'khwe*. Les six frères veulent le tuer mais *l-ghadbân* propose de racheter la faute de son frère en allant chercher la jeune fille. Il dit :

V . « Donnez-moi une échéance de quarante et un jours, comme il y a quarante-et-une chambres. Si je ne l'ai pas ramenée, vous le tuerez ».

Comme nous l'avons vu dans le quelques exemples cités plus haut, le conte met à la disposition du conteur des repères, des jalons, des moyens qui lui permettent de renouer entre eux les divers fils de l'histoire, fils coupés les uns des autres par l'oubli.

### Maîtrise de l'oubli et de la mémoire

Si l'oubli altère d'une certaine manière un conte, il ne diminue en rien la maîtrise qu'a le conteur de son récit et de la manière de le mener à terme. De même qu'il gère la succession des événements dans un récit resté intact dans sa mémoire, le conteur gère ses oublis. Il sait parfaitement où et quand dans le conte il a laissé un vide ou a donné un détail « non conforme ».

Les exemples qui vont suivre illustrent bien la manière dont les conteurs se rendent compte d'un oubli et y remédient.

Il arrive que le conteur se rende compte, immédiatement après avoir avancé un élément, que ce dernier est erroné. La correction est dans ce cas immédiate et ne modifie en rien le cours du récit :

« Il est allé chez le forgeron, non pas chez le forgeron. Quand ils l'ont encerclé... »

de même dans l'exemple suivant :

« Il est allé chez son père et lui a dit 'Père, je t'ai vu faire ceci, ceci et cela'. Oui. Non. Le père vient et lui dit 'Mon fils je veux te marier'.

Cette partie introduit le dialogue où le fils reprend à son père qu'il veut épouser celle dont ce dernier a le portrait. La conteuse prend conscience dans le courant de sa narration, de son erreur (c'est le père qui sollicite les confidences du fils et non ce dernier qui se confie délibérément). Elle en interrompt le cours par « oui.non » pour reprendre le même épisode conformément à ce que sa mémoire a éclairé. La suite du récit n'est en rien affectée par cette remise au point.

Certains oublis ne sont pas immédiatement comblés par le conteur. Ces lacunes persistent jusqu'au moment où il se souvient d'un élément qui viendra combler le vide laissé ou corriger l'erreur.

Je citerai de nouveau ici l'exemple du nombre des frères de l'héroïne. Vers le début de l'épisode relatif à la quête amoureuse, la conteuse dit :

« il lui a dit (le père dit au fils) : elle vit au-delà de sept mers et elle a douze frères. »

Dans cette séquence, l'héroïne a donc douze frères. Le récit se poursuit normalement et une cinquantaine de séquences plus loin, la conteuse dit, en parlant de nouveau de l'héroïne :

« elle s'appelle *Sḥḥḥ l-ḥkhwē* (les six frères) oui, et elle a six frères. N'avais-je pas dit douze ? Ils sont six. »

Dans ce cas précis, elle se souvient grâce au nom de la jeune fille du nombre de ses frères (voir supra). Elle se rappelle parfaitement aussi le nombre erroné qu'elle avait laissé dans la partie précédente du conte. Elle ne se contente donc pas uniquement de préciser le détail « exact » mais annule explicitement celui qu'elle avait précédemment avancé.

Dans ce type de mémorisation, la mémoire en éveil du conteur semble évoluer parallèlement sur deux axes :

- celui de la reconstitution du conte
- celui de la mémorisation de ce qui vient d'être dit.

Ainsi, le conteur a une maîtrise totale non seulement du récit mais aussi de sa propre parole immédiate.

Dans l'exemple cité ci-dessus, l'oubli s'est manifesté par une « erreur » ; un élément « erroné » qui se substitue à un autre et que le conteur rectifie ultérieurement. Mais dans certains cas, l'oubli est clairement exprimé par le locuteur qui, faute de mémorisation, laisse un vide dans le récit. Ainsi, le conte peut se poursuivre et le conteur remet à plus tard l'effort de mémoire qui lui permettra de faire surgir l'élément oublié.

L'exemple I cité plus haut illustre bien ce phénomène. J'en citerai un autre tiré du même conte :

*L-ghadbân* parti à la recherche de l'héroïne, enlevée par le voleur de fiancées, rencontre trois hommes, ayant chacun un don. Il leur demande de l'accompagner. Le premier dessèche, par son souffle une mer qui leur barre la route. Arrivés au-dessus du royaume souterrain des génies, le deuxième écoute les bruits en collant son oreille au sol et parvient ainsi à localiser le lieu où est enfermée l'héroïne.

« L'autre, celui qui crible les cailloux et le sable, j'ai oublié. Je ne sais pas ce qu'il doit faire. »

Elle poursuit néanmoins son récit. Dix séquences plus tard, elle l'interrompt, et dit, sans achever sa phrase :

« Oui, celui-ci, son travail, celui qui crible les cailloux et le sable, *l-ghadbân* lui a demandé : ' Comment vais-je descendre dans ce royaume ? ' ' Tu verras, je vais cribler les cailloux et le sable. La terre s'ouvrira et tu descendras ' Il a criblé les cailloux et le sable et il est descendu. »

Le récit reprend son cours normal après cette mise au point. Ce phénomène est fréquent chez tous les conteurs. L'évolution du conte se fait donc d'une manière précise. Le

narrateur laisse un vide dans le récit et poursuit normalement sa narration. Pendant que le conte se poursuit, une recherche semble s'effectuer inconsciemment dans la mémoire du conteur. Il arrête le conte au moment où sa mémoire retrouve l'élément qui lui faisait défaut et ponctue cet arrêt, comme s'il réfléchissait à haute voix, par « oui » ou « non » (parfois les deux). Il restitue l'élément oublié à sa place puis reprend le récit où il l'avait laissé.

Le conteur se souvient donc parfaitement de la manière dont il a formulé les divers éléments du conte, au moment même de la narration. De même qu'il contrôle le cours de son récit, il contrôle et gère ses oublis.

Il ne faut toutefois pas minimiser le rôle actif que peut jouer un auditoire dans la mémorisation interne du conteur. Si le récit n'est pas « conforme » à une norme encore présente à l'esprit des auditeurs, ils interrompent le conte et rappellent à l'ordre le narrateur. A l'inverse, si le conteur sait qu'il a affaire à un auditoire averti, il peut, au moment où il en ressent le besoin, faire appel à la mémoire de ceux qui l'écoutent. Dans ce cas, au lieu de remettre à plus tard l'effort de retrouver l'élément oublié, il le demande à l'assemblée présente, le restitue dans le conte et poursuit la narration.

L'auditoire joue « le rôle de gardien de la mémoire collective » (Calame-Griaule G., 1985 : 1074) à condition que l'oubli ne l'ait pas atteint non plus. Dans ce cas il y a interaction : si l'auditoire exige que le conteur se conforme au modèle que s'est fixé le groupe, il exerce par ailleurs sa propre mémoire. N'est-ce pas en tant qu'auditeur que chaque conteur a retenu ses contes ?

Même dans une société comme celle des villages de la montagne libanaise où l'apprentissage des contes se faisait de manière diffuse, la notion de modèle est très importante. Il faut narrer comme l'individu reconnu par le groupe comme celui « qui sait raconter ». Les critères qui permettent de désigner la personne douée pour les contes sont nombreux. Un bon conteur doit surtout être doué d'une bonne mémoire et savoir mettre de la vie dans son récit. Dans le village de □bēdiyye, par exemple, les enfants des informateurs leur rappelaient fréquemment comment racontait un homme décédé un an auparavant, considéré comme un modèle.

Ces remarques sont le résultat de l'observation d'un corpus de récits recueillis dans des situations de narration provoquées. Les contes ne se disent en effet plus au Liban de manière spontanée et naturelle. Ainsi, conteurs et auditeurs avaient entrepris, à ma demande, un effort de remémorisation. La transmission n'étant plus assurée pour les générations plus jeunes, les valeurs du groupe semblent actuellement communiquées par le biais de genres littéraires différents ou de modes d'expressions plus modernes ayant de nouveaux codes. Si l'on peut dégager des constantes propres à la mémoire humaine dans le processus de remémorisation des divers genres, il semble néanmoins probable que chacun de ces genres offre aussi des moyens spécifiques pour contrer l'oubli.

## Bibliographie

CALAME-GRIAULE, G.

1985

Le tissage de la mémoire, *in revue Française de Psychanalyse*, n°4

1986

*Des Cauris au marché*, Société des Africanistes, Paris

- GALAND-PERNET, P. 1973 Signaux démarcatifs dans la Fille-gazelle,  
*in Littérature Orale*  
*Arabo-berbère*, Bull.6-7, p.53 et suivantes
- GAY-PARA, P. 1985 *Contes de la Montagne Libanaise*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Université de  
Paris III, microfiche 85 03 96, Institut d'Ethnologie.

**Cet article est paru dans les Cahiers de Littérature Orale n° 23 en 1988**